Document generated on 07/13/2025 5:17 a.m.

Dalhousie French Studies
Revue d'études littéraires du Canada atlantique

Plas, Élisabeth. Le Sens des bêtes

Michel Carle

Number 122, 2022

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1101635ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1101635ar

See table of contents

Publisher(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (print)
2562-8704 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Carle, M. (2022). Review of [Plas, Élisabeth. Le Sens des bêtes]. *Dalhousie French Studies*, (122), 137–139. https://doi.org/10.7202/1101635ar

All Rights Reserved © Dalhousie French Studies, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

pas affaire de classe – conclusion n'allant guère de soi dans la Suisse de l'époque, ni d'autre part ailleurs non plus. Cette collaboration extraordinaire dure jusqu'en 1978, année où Pierre Boulanger meurt soudainement d'une maladie contractée lors d'un voyage au Sénégal, qui est aussi l'année où Mousse est élue à la présidence de la Société suisse des écrivains. Et alors cette biographie devient également l'occasion de reconstituer les rivalités, les conflits et les jalousies de ce milieu littéraire très particulier, éternellement en formation, à la géographie incertaine, et les figures de plusieurs des personnages qui l'animent : Gustave Roud, Corinna Bille, Maurice Chappaz, Jacques Chessex, Philippe Jaccottet et bien d'autres encore. Là aussi, Mousse Boulanger a encore l'occasion de se distinguer et de revendiquer son indépendance de pensée lors d'une dispute entourant la publication de la correspondance entre Gustave Roud et la poétesse Vio Martin, qui entame sérieusement l'image de poète maudit, éternellement déprimé et secrètement homosexuel de Roud. Le mécontentement des grands prêtres de la littérature nationale, et notamment du Centre de recherches sur les lettres romandes de l'Université de Lausanne, portera à la démission des membres du comité fondateur de l'Association des écrivains, dont la mémoire sera officiellement rayée de l'histoire du groupement, et la dispute se poursuivra pendant des décennies. Petitesses d'un petit milieu littéraire, mesquineries entourant une polémique inepte et inutile, où Mousse Boulanger, esprit indépendant, reste fidèle à sa position et ne dévie pas, malgré les conséquences, de la ligne qu'elle s'est donnée.

Plusieurs annexes et appendices viennent compléter ce volume, offrant la retranscription de documents ayant trait à la Société suisse des écrivains, une chronologie de la vie de l'écrivaine et de ses activités, jusqu'à la publication de son dernier recueil poétique en 2018, une bibliographie incluant non seulement ses écrits, que ce soit dans des revues ou en volumes, mais également les enregistrements radiophoniques ou sur disque, et pour terminer un choix d'articles critiques. Un dossier iconographique d'une quinzaine de pages propose des photographies de Mousse Boulanger, de ses proches et de ses collègues, tout au long de son existence.

Ce livre, écrit en un style fort agréable et qui se lit d'un trait, est un bel hommage à une figure dont la vaste popularité auprès du grand public ne se traduisit pas toujours dans une reconnaissance de même niveau dans les milieux officiels de la culture helvétique. En tant que tel, dans le même esprit de l'œuvre de son sujet, il représente aussi un travail de correction bienvenu d'une mémoire collective parfois trop lacunaire.

Vittorio Frigerio *Dalhousie University*

***

Plas, Élisabeth. *Le Sens des bêtes*. Paris : Classiques Garnier, 2021.

Mme Plas propose avec *Le Sens des bêtes* une réflexion profonde et dense sur le rapport à l'animal dans la pensée occidentale. Profonde parce que la tendance venue du monde universitaire nord-américain veut (et peut) chambouler nos universaux et qu'une lecture de l'Histoire est fondamentale avant toute tentative d'avancée. Dense parce que Élisabeth Plas conduit ses recherches d'une manière qui fait découvrir régulièrement une nouvelle strate qui, elle-même, doit être dépassée. L'ouvrage se présente en trois parties, la première et la dernière étant particulièrement réussies. Il y a sans doute quelques restrictions à faire pour la première partie : ainsi, dans l'introduction, ¨les animaux américains¨ ne sont certes pas anthropomorphes dans *Moby Dick*, mais c'est moins juste pour *Croc-blanc* dont le narrateur rapporte les sensations du bébé loup-chien à sa naissance ; c'est le même fonctionnement que *Jonathan Livingstone le goéland*, publié lui aussi au XXe siècle; dans la liste des animaux célèbres, avec Jolly Jumper on aurait dû trouver Milou, raciste dans les premiers albums et qui développe un comportement analogique humain dans les plus récents, se permettant des *a parte* en regardant le public-lecteur. Après ces réflexions (un

rien mesquines), on doit dire l'intérêt que suscitent les pages sur la représentation animale dans la pensée médiévale, de l'époque moderne, de la Révolution, de la société du XIXe siècle. Quelques commentaires sur l'analyse d'É. Plas à propos de la mentalité médiévale : Pour la période, il faut inclure le frisson du millénarisme; c'est un temps de frayeur, de Fin du Monde, du Christ-Juge. Cet univers de tératologie est celui des métamorphoses où l'homme devient monstre à son tour (cf. M.M. Davy et ses études sur la symbolique romane). Pour Saint Bernard, la beauté artistique est trop puissante pour les esprits faibles, ce qui les empêche d'éveiller leur sens intérieur. Pour l'époque moderne, La Bruyère dit en fait que l'injustice sociale a animalisé les paysans. Mais on lit aussi avec un plaisir quasi-pervers le détricotage de la déconstruction dans les nombreuses et excellentes pages de ¨Morales de l'anthropomorphisme¨; pensons à la démonstration rigoureuse concernant racisme, sexisme, spécisme qui rappelle le *mea culpa* nord-américain; un fond puritain propose le diable là où l'esprit cartésien cherche un raisonnement. Aujourd'hui on nous certifie qu'aucun animal n'a été maltraité dans un film, ni torturé pour vendre un shampoing.

Élisabeth Plas nous présente une évolution qui va rencontrer à un moment le rationalisme qui devient le modèle du comportement conduisant à la grande avancée de la Révolution et à son héritage, parfois mal géré. Ainsi la Loi Grammont (cruauté envers les animaux) qui fait suite à la Loi Falloux (éducation), à celle sur l'abolition de l'esclavage (et au rejet de l'abolition de la peine de mort, déjà proposé en 1830 par de Tracy). L'amélioration du sort des animaux est justifiée, dit É.Plas, de la même manière que pour « les classes laborieuses : mieux traités […] les animaux comme les prolétaires constitueront une [meilleure] force de travail […] ». C'est cet argument qui avait permis, quelques années plus tôt, l'abolition de la traite négrière. L'autrice revient sur ces questions dans la deuxième partie, notamment dans « scènes quotidiennes […] », – à noter que le mot « autre » dans le titre interloque. À remarquer aussi la réflexion sur cette bienveillance qui est une « bienfaisance conquérante », sous-tendant l'expansion coloniale. « Chacun, ajoute Mme Plas, transposera dans la situation et l'époque qui l'occupent [le] discours politique »; on le fait volontiers avec le premier discours à l'Assemblée Générale de l'ONU (sept. 2021) de M. Biden souhaitant la démocratie pour tous et – nommément – pour les LGBT.

Il y aurait deux ouvrages distincts à proposer tant est riche *Le Sens des bêtes*. Pensons aux pages consacrées à Balzac, mais aussi à Baudelaire et dans une moindre mesure à Michelet dont l'analyse est particulièrement aboutie. Une place pour une large incursion dans la production littéraire – c'est le rôle de l'Histoire des Idées – questionnerait l'anthropomorphisme de Balzac dans *La Vieille fille* : « Il y a […] chez la grisette […] un peu de l'esprit malfaisant du singe », ou encore le « sans colère et sans haine, comme le boucher » de « L'Héautontimoroumenos » et, toujours chez Baudelaire « Une Charogne » formulation frénétique de « Mignonne, allons voir […] » des *Amours de Cassandre.* Il y aurait la place aussi pour l'absent de l'ouvrage de Mme Plas, Alphonse Karr, moins pour *Les Guêpes* que pour *Voyage autour de mon jardin* dont les descriptions entomologiques sont délicieusement non-anthropomorphistes. Et puis Karr était à côté de Hugo à la Ligue Populaire Contre l'Abus de la Vivisection, à la présidence, et avec Victor Schoelcher. Il y aurait eu un commentaire sur Zola, dont l'anthropomorphisme est dit avec force dans *Le Figaro* du 24 mars 1896 en voulant donner aux animaux la parole qu'ils n'ont pas – sans se souvenir cependant de Montaigne dans l'*Apologie* – ou encore dans *Le Roman expérimental* : « Nous avons rêvé d'élargir l'humanité et […] nous l'avons mise jusque dans les pierres des chemins ». Une place aussi pour Du Pont de Nemours et le langage des oiseaux (plus de 1500 mots paraît-il), pour Paul Hadol et *La Ménagerie impériale*, Daumier et ses lithographies (*Le retour des huîtres*, par exemple).

La troisième partie traite avec vigueur de Toussenel et de ses errances dans *Les Juifs, rois l'époque* (1845) combattu très tôt par l'ancien saint-simonien Pierre Leroux dans la *Revue Sociale* en janvier 1846, avec le même titre, signalant que « l'esprit juif » est une conséquence des « persécutions [que les Juifs ont subies] depuis le commencement de leur histoire […] ». Élisabeth Plas souligne que *Les Juifs, rois de l'époque* et l'apparemment aimable *Esprit des bêtes* « reposent sur une doctrine commune ». À l'excellente démonstration de Mme Plas sur la justification des prémisses du système de Fourier il convient de rappeler l'opposition farouche et immédiate (août 1832) de la *Revue Encyclopédique* dirigée par P. Leroux et Jean Reynaud : « Les doctrines cosmogoniques de M. Fourier [ont un] fondement […] entièrement étranger à l'esprit scientifique et […] la correspondance entre la gravitation universelle et l'attraction passionnelle est une formule d'analogues […] ».

Les digressions que *Le Sens des bêtes* suscite témoignent de la richesse de l'étude d'Élisabeth Plas, où l'humour léger de l'autrice provoque un sourire dans les moments les plus ardus de la démonstration. Clair, accessible, élégant (on a droit à l'imparfait du subjonctif!), le texte renferme quelques coquilles typographiques ou quelques distractions de l'autrice; ainsi « publique » à corriger en « public » (p.328) ou encore deux versions d'une même partie de phrase (p.181), ce qui confirme l'effort de clarté qu'a voulu fournir Mme Plas.

Michel Carle *Bishop University*

***

Delville, Michel. *Le roman de la faim : du Hungerkünstler au schizoflâneur.* Macerata : Quolibet, collection Elements, 2021. 122 p.

Poser les jalons d'une connaissance « située entre savoir et saveur » est le projet que s'assigne Michel Delville, une tentative néanmoins accessible seulement à qui accepterait de revoir ses considérations concernant la relation du corps au monde, « la rencontre de l'aliment et du discours ». D'après l'auteur, une telle attitude dépasse la majorité des positions critiques (soient-elles philosophiques, sociologiques, historiques), lesquelles établissent une hiérarchisation des sens (Kant et ses « sens supérieurs » [la vue et l'ouïe], Hegel et les « sens intellectuels »). Composé de 14 fragments, cet essai tient en haleine par la vivacité du ton, ravit par la concision du propos et la fraîcheur des analyses qui relient, avec intelligence, textes et pensées d'écrivains et penseurs phares ou inconnus des 19e et 20e siècles.

Le premier fragment, intitulé « Écrire la faim », fait la part belle aux critiques qui, se consacrant aux représentations de la nourriture en littérature, voient le repas comme le lieu de rencontre entre « le dedans et le dehors, le soi et le monde, l'intime et l'extime » et démontrent l'échec de ce « geste prandial unificateur » – et, corrélativement, la faillite du festin social dont sont exclus les miséreux et les marginaux. Pour Delville, aborder la faim touche au plus profond de notre vie psychologique et de notre « (mal-)être social », et l'auteur de noter les antinomies les plus fréquemment rencontrées dans le corpus – corps clos et corps ouvert, intégration et marginalité, « folie bourgeoise » et schizophrénie de l'artiste famélique, pour ne citer qu'elles.

« Du jeûne professionnel à la *physical culture* », se concentre sur « Un artiste de la faim » (1922), nouvelle de Kafka où l'artiste famélique (l'*Hungerkünstler*), véritable bête de foire, offre son corps décharné en pâture à un public toujours plus avide. Preuve de l'étiolement des valeurs symbolique et religieuse de l'abstinence, cette fable présenterait la commercialisation des effets du jeûne professionnel, un jeûne d'ailleurs préconisé par nombre de penseurs du 19e siècle. En lien avec ce qui précède, « Shelley et le végétalisme romantique » donne la parole à l'« activisme diététique » du poète Percy Bysshe Shelley